

Revue

des

Études Napoléoniennes



—————
DIRECTEUR : ÉDOUARD DRIAULT
—————

Sine irā et studio.
(TACITE, *Annales*, I, 1.)

PREMIÈRE ANNÉE

Tome II

JUILLET-DÉCEMBRE 1912

~~~~~  
Revue des Études  
napoléoniennes 2  
1976



\* 1 5 4 7 8 \*

SLATKINE REPRINTS

GENÈVE

1976

# MÉMOIRES ET DOCUMENTS

---

## JOURNAL DU COLONEL BÉCHAUD DE L'ARMÉE DE PORTUGAL

OCTOBRE 1812

---

Quelques détails du récit qui va suivre montrent qu'il a été rédigé à la fin de l'année 1812 par le colonel Béchaud, commandant le 66<sup>e</sup> de ligne. Les deux manuscrits qui sont, l'un entre nos mains, l'autre aux Archives de la guerre depuis 1907, sont de la même écriture que toutes les pièces officielles signées à la fin de 1812 par le colonel du 66<sup>e</sup>.

C'est le récit de la campagne de trente-cinq jours par laquelle Souham a dégagé Burgos et repoussé Wellington sur Salamanque au mois d'octobre 1812.

On sait que le général anglais, après avoir arrêté Masséna sur les lignes de Torres Vedras et l'avoir forcé à la retraite au commencement de 1811, avait lutté contre Soult et Marmont pendant un an, et pris enfin résolument l'offensive au mois de mai 1812. Vainqueur près de Salamanque le 22 juillet, il avait rejeté Clausel sur Burgos et mis le siège devant cette place, tout en occupant Madrid.

Souham avait pris sur l'Ebre le commandement de l'armée de Clausel. Soult, accompagné par le roi Joseph, avait évacué Madrid et s'était retiré d'abord sur Valence; puis, revenant dans la direction de Madrid, il se préparait à lier ses opérations à celles de

*Mémoires et Documents.*

Souham. Celui-ci, de son côté, ayant reçu des renforts, reprit l'offensive et dégagea Burgos, puis rejeta les Anglais sur Salamanque.

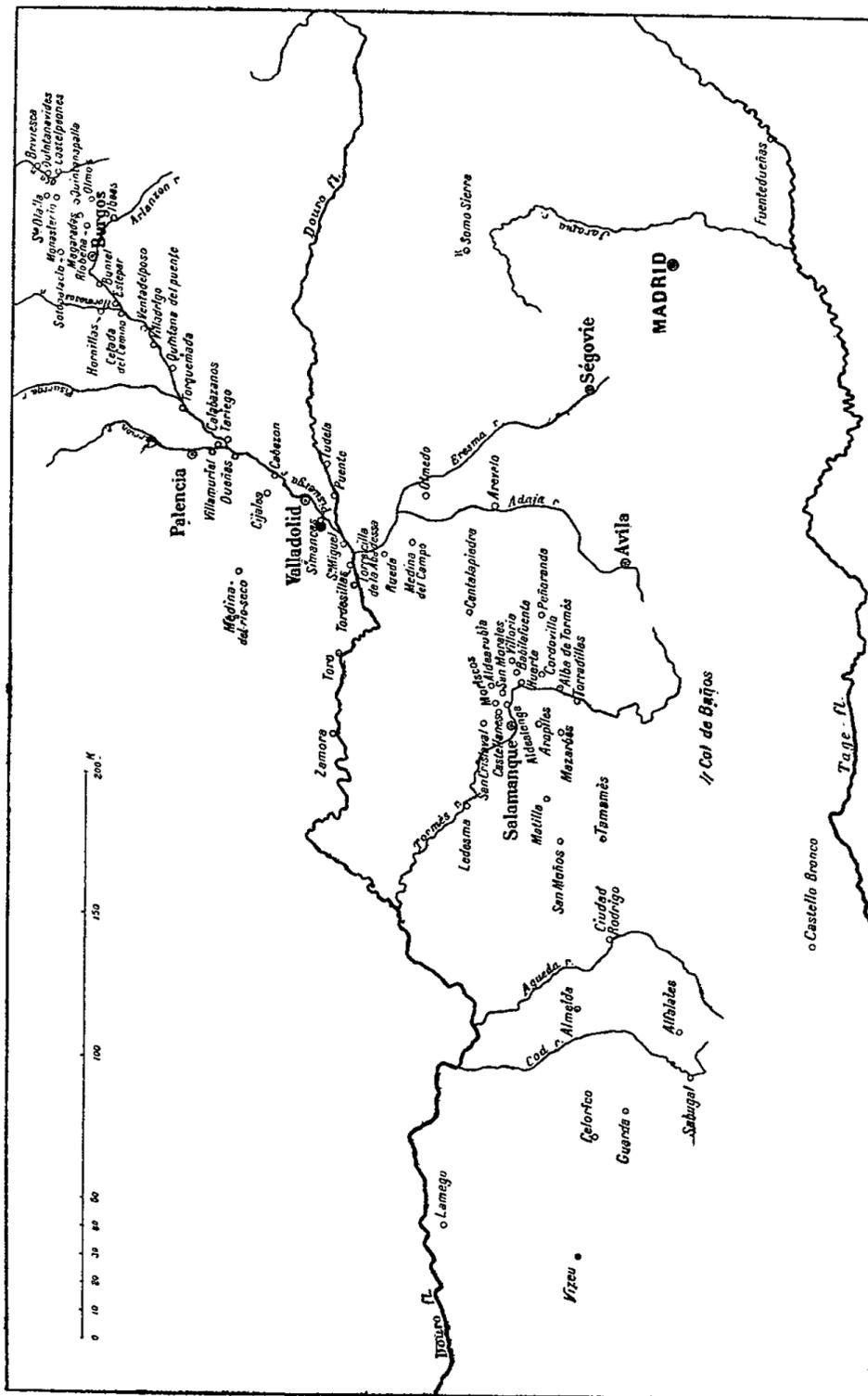
C'est cette courte et glorieuse offensive que nous raconte le colonel Béchaud. Il a été l'un des principaux acteurs des combats livrés devant Burgos.

« Cet officier supérieur, écrit Souham, d'un mérite rare et d'une bravoure à toute épreuve, s'est conduit avec la plus grande distinction le 25 octobre dernier au combat glorieux de Villamuriel. » et il le propose en conséquence pour le grade de général, qui lui sera donné presque aussitôt, le 28 janvier 1813. Blessé le 7 octobre suivant, Béchaud sera tué le 27 février 1814 à Orthez.

Cette courte relation nous est précieuse, parce qu'elle est contemporaine des événements et fait connaître en tous détails une partie de ces guerres d'Espagne sur lesquelles nous sommes si médiocrement renseignés. Elle est précieuse surtout à cause des nombreuses indications qu'elle fournit sur le mode de combat et les formations de l'infanterie française en Espagne, qui sont un perpétuel sujet de discussions. Le nombre et l'emploi des tirailleurs, le genre de colonnes employées, l'instant de leur déploiement, tous ces points si importants pour l'histoire de la tactique sont précisés par Béchaud dans la relation des combats de 1812.

Béchaud (Jean-Pierre) était né à Belfort le 17 février 1770. Il s'était engagé en 1787 au régiment de Dauphiné-infanterie, où il était devenu caporal en 1788, sergent en 1789. Il avait pris son congé en 1792. Élu commandant de la garde nationale soldée de Belfort, il était entré comme adjudant-major au 2<sup>e</sup> bataillon de Belfort en 1793. Il y avait été promu chef de bataillon, puis était passé, à l'occasion des divers amalgames, au 4<sup>e</sup> bataillon de la Côte-d'Or, à la 159<sup>e</sup> demi-brigade, à la 10<sup>e</sup>. Il avait fait ainsi sur le Rhin et dans le nord les campagnes de 1793 à 1798. Envoyé en 1799 à l'armée d'Italie, et chargé du commandement de la place de Milan, il avait capitulé après trente-sept jours de siège, mais le conseil de guerre avait reconnu qu'il avait fait tout son devoir.

Momentanément réformé en 1801 par suite d'une réduction de cadres, il avait été envoyé à Saint-Domingue avec le 2<sup>e</sup> bataillon étranger, incorporé au 86<sup>e</sup>.



*Mémoires et Documents.*

Il avait été rapatrié en l'an XII et chargé de réorganiser le 66<sup>e</sup> le 11 brumaire an XII.

Envoyé en Espagne avec ce régiment, dont il était l'âme, il l'avait commandé en qualité de colonel en second à partir du 8 décembre 1808, puis comme colonel en 1<sup>er</sup> provisoire le 3 mars 1809, et titulaire le 25 novembre 1811. Il avait été fait baron de l'Empire le 15 août 1809, et officier de la Légion d'honneur le 21 août 1810.

LT-COLONEL J. COLIN.

**La Campagne de trente-cinq jours,  
par un officier supérieur de l'avant-garde  
de l'armée de Portugal.**

*Adresse à Lord Wellington pour servir d'introduction.*

Vous êtes reconnu, Milord, dans toute l'Europe pour un général très prudent, très sage, qui connoit et fait parfaitement la guerre de position, qui sait très bien mettre le terrain à contribution pour aider au courage de ses soldats, et qui ne livre rien au hasard; moi qui combats aux avant-postes contre les vôtres, depuis que vous avez relevé le général Moore dans le commandement en chef des armées combinées dans la Péninsule, je vous rends la même justice et j'y ajoute que vous êtes très adroit dans la manière dont vous présentez vos rapports à votre gouvernement : vous les couvrez d'une enveloppe de modestie qui leur donne la couleur de la vérité la plus exacte; cette teinte de modestie, si admirable chez les grands capitaines, doit d'autant plus séduire vos compatriotes, qu'elle a produit cet effet, je l'avoue, sur l'esprit de plusieurs braves gens de l'armée dont je fais partie; vos rapports des 26, 28 et 31 octobre au sujet des événements de votre retraite, insérés à Londres le 17 novembre 1812 dans le Supplément de la Gazette de la Cour ont précisément cette teinte; je ne prétends pas qu'ils sont dénués de vérité, je conviens au contraire qu'ils en ont l'ensemble, mais quand vos derniers rapports sont vus avec la loupe par un militaire qui a assisté aux actions qui y sont relatées et en a examiné de près les différentes nuances sur le terrain, celui-ci y découvre facilement quelques irrégularités partielles : j'en trouve quelques-unes dans le récit des divers combats aux quels notre avant-garde a coopéré, je trouve aussi que vous racontez les choses toujours un peu trop à votre avantage; c'est pourquoi je vais

*Journal du Colonel Béchaud.*

prendre la liberté, Milord, de dépécer vos rapports susdits, je passerai rapidement sur ce que j'y trouve d'exact, je ferai mes observations sur ce que j'y trouve qui ne l'est pas et je m'attacherai à être dans mon jugement d'une grande impartialité.

Il falloit que je rédigeasse, selon ma coutume, une note au sujet de cette campagne de trente-cinq jours; vous m'en fournissez la double occasion, je la saisis, je viens donc, tout en vous présentant mes objections, tracer l'analyse des actions de guerre et des marches qui ont eu lieu du 13 octobre au 16 novembre 1812 à l'avant-garde de notre armée, pour ramener la vôtre de Monasterio jusqu'à l'Agueda; cette avant-garde est, comme vous savez, la seule troupe de notre armée que l'on ait eu besoin d'employer pour vous donner cette poussée de 60 lieues, elle est commandée par le général de division baron de Maucune et composée de la division de ce général, la 5<sup>e</sup>, de la 8<sup>e</sup> commandée par le général baron Chauvel et de la division de cavalerie légère du général Curto.

Vos rapports, les conséquences et suites de votre rentrée dans vos limites portugaises et l'état actuel des choses en Espagne m'ont conduit à une foule de réflexions que je ne pourrai pas m'empêcher de parsemer dans mon narré, qui sera terminé par l'esquisse des principales de ces réflexions; je vous prévien que j'oserai même y joindre les présomptions qu'elles me font naître.

Je n'emprunterai pas un stile fleuri et éloquent pour traiter cette matière, mes moyens de diction très bornés ne me le permettent pas; je la traiterai donc en stile gai et léger à la manière française; je supplie la gravité britannique de Votre Seigneurie de ne pas s'en formaliser; je ne rédige pas ce croquis pour le faire imprimer et circuler, je ne le fais que pour tenir mon imagination en haleine, pour égayer et mettre à profit quelques instants de loisir que vous avez la bonté de nous laisser dans la cité des Bacheliers Espagnols, j'ai aussi besoin de cette occupation pour me distraire de l'absorbtion générale dans laquelle me plonge ma séparation d'une épouse aussi aimable que chérie.

Je commence par les deux premiers paragraphes du premier de vos trois rapports susdatés. Vous dites :

« Les mouvements et opérations de l'armée m'ont tellement occupé depuis le 18 de ce mois que je n'ai pu écrire à Votre Seigneurie. Les opérations contre le chateau de Burgos ont été continuées jusqu'au 18 à peu près telles qu'elles étoient lorsque j'ai écrit à votre Seigneurie le 11 de ce mois. Ayant alors reçu des munitions de mousqueterie de Sant-Ander et ayant, en attendant cet article nécessaire, achevé une mine sous l'église Saint-Roman qui étoit dans l'ouvrage extérieur de la seconde

*Mémoires et Documents.*

ligne, je me déterminai à faire donner l'assaut à la brèche que nous avions faite à la seconde ligne dans la même soirée, au moment où la mine joueroit, et à faire escalader la ligne en même temps.

« La mine réussit et le lieutenant-colonel Brown établit dans l'ouvrage extérieur un détachement de chasseurs Portugais et un détachement de troupes espagnoles du régiment des Asturies; un détachement de la Légion allemande du Roi s'empara de la brèche et un détachement des gardes réussit à escalader la ligne, mais l'ennemi fit un tel feu sur ce détachement de la troisième ligne et du corps de la place même, et ils furent attaqués par une force si supérieure avant qu'ils pussent recevoir le soutien qui leur était destiné, qu'ils furent obligés de se retirer, essuyant une perte considérable. Le major Wurmb fut malheureusement tué. Je ne puis exprimer assez fortement ma satisfaction de la conduite des gardes et de la Légion germanique en cette occasion; et je suis bien convaincu que s'il eût été possible de conserver les postes dont ils s'étoient emparés avec tant de valeur, ils s'y seroient maintenus; quelques-uns des soldats escaladèrent même la troisième ligne et l'un d'eux fut tué dans ses embrasures, et j'eus la satisfaction de voir que, si nous pouvions faire une brèche au rempart du fort, nous prendrions la place. Il fut pratiqué une autre mine sous la seconde ligne depuis l'église de Saint-Roman qui resta en notre possession. »

*Initiative des réponses aux rapports de Lord Wellington.*

Je n'ai pas grand chose à répliquer à ce que vous dites de vos différentes attaques contre le fort de Burgos; vous rendez hommage à la vérité, vous avez été reçu et repoussé de toutes parts avec la plus grande vigueur, le major Wurmb et vos braves soldats ont payé le tribut de leur audace sur la brèche dans les fossés de ce fort où vous avez vu ce que peut la valeur du soldat français; étant obligé d'avouer votre insuccès, vous avez cru devoir faire mention de l'opiniâtre résistance que vous avez rencontrée contre votre attente; je crains bien, Milord, que la générosité de cet aveu politique n'ait, comme celle que vous avez envers nos prisonniers, pour motif principal que votre intérêt (vous traitez bien nos prisonniers, vous faites donner beaucoup de soins à nos blessés, vous faites inhumer nos morts, c'est parce que vous savez parfaitement bien que nous en agissons ainsi envers les vôtres; il est bien fâcheux pour l'honneur de votre nation que votre loyauté envers ces intéressantes victimes de la bravoure soit aussi peu imitée qu'elle l'est par vos compatriotes. Chacun sait la différence de traitement que nos prisonniers essuyent aussitôt qu'ils ont mis pied sur votre sol inhospitalier : l'humanité en gémit, les philanthropes s'en irritent, et la France, tout en faisant le contraire envers les vôtres, attend et espère l'heure de la vengeance).

*Journal du Colonel Béchaud.*

Mais laissons là ce pénible parallèle, cette digression désagréable, revenons à votre rapport du 26 octobre.

Voici comment vous continuez :

« L'ennemi avoit porté en avant de Briviesca, le 13, un corps nombreux d'infanterie et 6 escadrons de cavalerie pour reconnoître nos avant-postes à Monasterio; ils attaquèrent le piquet qui étoit au pont en avant de cette ville, mais ils furent repoussés par le feu d'un détachement d'infanterie de la Légion de Brunswick. Dans cette affaire, l'honorable lieutenant-colonel Frédéric Ponsonby, qui commandait à Monasterio, fut blessé mais non grièvement, et j'espère recevoir bientôt l'avantage de son assistance. Il m'avoit été rapporté depuis longtemps que l'ennemi étoit dans l'intention de venir au secours du chateau de Burgos avec l'armée de Portugal renforcée par des troupes récemment arrivées de France et par la partie disponible de l'armée du Nord. Effectivement le 18 au soir, il s'avança en grande force vers le poste de Monasterio; l'officier subalterne de la Légion de Brunswick qui commandoit à Santa-Olalla désobéit aux ordres qu'il avoit reçus en restant dans le village à l'approche de l'ennemi et il fut pris avec son piquet. En conséquence l'ennemi s'empara des hauteurs qui dominant la ville de Monasterio et notre poste avancé fut obligé de se retirer le 19 au matin en deçà de cette ville du côté de Burgos.

*Journées des 13 et 18 octobre.*

Vous vous trompez, noble Lord, votre infanterie de la Légion de Brunswick n'a pas repoussé les troupes françaises de la reconnaissance du 13 octobre sur Monasterio.

Le général Maucune étoit en personne à cette reconnaissance. Il y avoit deux bataillons du 66<sup>e</sup> régiment commandés par le baron Béchaud, colonel de ce corps (ce qui ne présente pas une nombreuse infanterie comme vous le dites) et en cavalerie à peu près les six escadrons que vous annoncez, lesquels étoient commandés par le colonel Desfossés, du 22<sup>e</sup> de chasseurs à cheval.

Cette cavalerie, après avoir fait au pas et en silence un quart de lieue en avant de Castelpéones, est partie au galop au petit point du jour sur la grande route, a enlevé votre piquet de grande garde, a fait une vingtaine de prisonniers, a sabré tout ce qui a été rencontré et a poursuivi sa charge jusqu'au point qui précède l'entrée de Monasterio, où elle a dû naturellement s'arrêter, en ce qu'il n'est pas dans les règles de la prudence militaire que la cavalerie entre dans un lieu barricadé, coupé par des fossés et rempli d'infanterie, surtout quand sa charge hasardée ne

*Mémoires et Documents.*

peut être soutenue de très près par l'infanterie; c'est le cas où le colonel Desfossés s'est trouvé; quelque diligence qu'ait faite le 66<sup>e</sup>, qui arrivoit à grands pas, il n'a pu être à la queue des chevaux : sans cela, Monasterio étoit enlevé dans un clin d'œil. Le général Maucune, qui avoit chargé avec les chasseurs, a donc dû, comme il l'a fait, ordonner au colonel Desfossés de s'échelonner à droite et à gauche de la route hors de portée de mousqueterie et faire entrer en lice l'infanterie, qui pendant que ce mouvement s'opéroit, arrivoit en première ligne. Alors le colonel Béchaud, d'après les ordres du général, a fait filer un bataillon par la hauteur à gauche de la route pour venir prendre Monasterio en écharpe et a attaqué vigoureusement le pont avec le reste de sa troupe, une fusillade assez vive s'y est engagée, le pont a été enlevé, les tirailleurs ont ensuite repoussé ceux ennemis jusqu'aux premières maisons du village; le bataillon de gauche manœuvroit toujours, précédé d'une compagnie de voltigeurs en tirailleurs, par la gauche de la route; par la droite l'infanterie alloit entrer dans Monasterio à la bayonnette malgré le feu de l'infanterie ennemie, lorsque le général, qui ne vouloit que faire une reconnaissance et voir ce qu'il y avoit dans ce poste d'avant-garde ennemi important, envoya l'ordre au colonel de se retirer, ce qui se fit en trois colonnes et par échelons dans le plus grand ordre, les derniers échelons faisant souvent demitour-à-droite pour faire feu, mais l'ennemi ne poursuivant pas avec chaleur, la retraite s'est faite sans beaucoup tirer; le colonel ayant ensuite réuni toute son infanterie sur la route, elle est retournée ainsi que la cavalerie à Briviesca avec la plus grande tranquillité.

Le général avoit eu dès le premier mouvement une attention qui devoit produire un résultat avantageux : un parti de hussards du brave chef d'escadron Huleman avoit reçu ordre de longer la côte à droite, de razer les villages de Quintanavides et Santa-Olalla et de tomber sur la gauche de l'ennemi devant Monasterio à l'instant où le colonel Desfossés y arriveroit; malheureusement l'obscurité de la nuit qui a précédé la charge et aussi sans doute le peu de connoissance du terrain qu'avoit l'officier commandant ces hussards, firent qu'il prit un détour, qu'il arriva trop tard en tête de colonne; sans cet incident, cette cavalerie auroit enlevé d'abord un fort piquet d'infanterie qui se trouvoit à Santa-Olalla et auroit ramassé beaucoup de tirailleurs qui étoient à la gauche de Monasterio, que le colonel Desfossés aurait coupés de cette ville et rejetés sur les hussards.

Le 66<sup>e</sup> a eu dans cette escarmouche 12 hommes blessés et les chasseurs à peu près le double.

Le général Caffarelli étant bien d'accord avec le général Souham sur l'appui qu'il lui donneroit, toutes les troupes disponibles des deux

*Journal du Colonel Béchaud.*

armées se sont ébranlées avec la ferme résolution d'attaquer vigoureusement l'armée combinée, et l'espoir de délivrer les braves défenseurs de Burgos; les divisions éloignées ont manœuvré en avant dès le 15, et le 18 après midi celles d'avant-garde ont commencé leur marche d'attaque.

La 2<sup>e</sup> brigade de la 5<sup>e</sup> division, commandée par le général Montfort, a ouvert la marche; elle s'est portée rapidement sur Santa-Olalla où ce général a avec ses voltigeurs enlevé l'officier brunswickois susdit et 30 hommes de cette légion; tout ce qui n'a pas été pris s'est éparpillé à droite dans la montagne et le poste de Monasterio a été évacué précipitamment. Le général Maucune a aussitôt formé un corps de voltigeurs de tous ceux des deux divisions et les a établis sur les hauteurs en avant de ce dernier village sous le commandement du général Gauthier, qui a placé sur le champ ses postes à portée de pistolet des vedettes anglaises. Tout le reste des troupes de l'avant-garde a couché à l'abri dans les villages qui échelonnent la route et ses flancs en arrière de Monasterio; la première brigade qui est commandée par le général d'Arnauld s'est trouvée à Quintanavides.

Le 19, toute la 5<sup>e</sup> division s'est réunié et a couché à Santa-Olalla.

Voici ce que vous dites, Milord, au sujet de notre attaque du centre de votre ligne :

« J'ai rassemblé les troupes, excepté celles qui étoient nécessaires pour continuer les opérations du siège, aussitôt qu'il parut par les mouvements que l'ennemi fit le 18, qu'il se proposoit sérieusement de tenter de le faire lever; et je plaçai l'armée alliée sur les hauteurs, ayant sa droite à Ibéas sur l'Arlançon, le centre à Riobéna et Magaradas et sa gauche à Soto-Pallacio. L'armée de l'ennemi se rassembla également dans le voisinage de Monasterio, il s'avança le 20 au soir avec environ 10 000 hommes pour repousser nos avant-postes de Quintanapalla et Olmos; le premier se replia par ordre, mais le dernier fut maintenu avec beaucoup d'énergie par les chasseurs britanniques; apercevant une belle occasion pour porter un coup à l'ennemi, je priai le lieutenant-général Sir Edward Paget de se porter sur le flanc de l'ennemi avec les 1<sup>re</sup> et 5<sup>e</sup> divisions, et ayant bien exécuté ce mouvement, il le repoussa sur Monasterio et nos postes furent replacés à Quintanapalla. »

*Reconnaissance du 20 octobre..*

Le 20 octobre à midi, les huit divisions de l'armée de Portugal, jointes par 8 à 900 fantassins de celle du nord, arrivent par une marche en différentes directions à la hauteur de Santa-Olalla avec la cavalerie des

*Mémoires et Documents.*

deux armées, l'artillerie marchant avec les divisions auxquelles elle est attachée; l'avant-garde s'avance sur le plateau qui domine Monasterio, où l'on aperçoit 500 chevaux en face, et au loin à gauche d'autres masses de cavalerie qui marchent en retraite; on se met en mesure pour attaquer, l'infanterie marche sur trois colonnes, la 1<sup>re</sup> brigade prend à droite de la route, la seconde à gauche, toute la 8<sup>e</sup> division marche en colonne serrée sur la route entre les deux brigades de la 5<sup>e</sup>, l'artillerie suit ce mouvement, la cavalerie de l'avant-garde ouvre la marche par des pelotons de tirailleurs et flanque notre droite. L'arrière-garde de cavalerie anglaise parroit vouloir faire quelques difficultés pour céder le terrain, quelques coups de canons à petite portée l'y déterminent bientôt.

Cette marche d'attaque continue dans cette imposante attitude pendant quelque tems. En avançant, on découvre la ligne anglaise qui coupe la route entre Quintana palla et Riobena, on aperçoit la fumée de beaucoup de bivouacs dans les creux de montagnes à sa droite et celle d'un grand camp à sa gauche, lequel se trouve établi en arrière d'un bois-parqué dont la lisière opposée est très près de notre droite. On voit les postes anglais se reposer continuellement, nous avançons toujours sans la moindre inquiétude, ne faisant pas seulement mine de nous apercevoir que nous approchons (l'avant-garde seule) du centre de cette formidable ligne, dans laquelle, suivant votre louable habitude, noble Lord, chaque division, chaque corps de votre armée étoit posté d'une manière inaccessible et présentant de très grandes difficultés à une attaque de front.

La 1<sup>re</sup> brigade de la 5<sup>e</sup> division parvient à la hauteur des fermes qui sont sur le plateau à gauche de Quintana palla par rapport aux Anglais, elle se trouve bientôt entre le bois ci-dessus indiqué et le village de Quintana palla; les forces qui étoient devant elles ayant eu soin de se retirer sur ce village, on n'aperçoit aucun vestige d'ennemi dans ce bois, qui d'ailleurs est fouillé par 300 chevaux; cette brigade se croyant donc en sécurité du côté de sa droite continue sa marche sur ce plateau pélé en traversant ou évitant une foule de ravins dont il est parsemé, et arrive sans coup férir au delà et à droite de Quintana palla en face de Riobena, toujours tenant ce même plateau.

La seconde brigade de cette division arrive à la même hauteur à gauche de la route et se trouve près et à droite du village d'Olmos; la 8<sup>e</sup> division et l'artillerie a continué sa marche sur la chaussée, la première est venue se masser en avant de Quintana palla. L'entrée dans ce dernier village et toute cette occupation de terrain ne coûte jusques là qu'un léger échange de coups de fusils, mais il n'en est pas de même lorsque nous sommes au centre de la ligne anglaise, entre Quintana-palla et Riobena; là s'engage une fusillade générale, les voltigeurs de la 1<sup>re</sup> brigade descendent le plateau, prennent en écharpe la grande route,

*Journal du Colonel Béchaud.*

tirailent dans les arbres, dans les terrains marécageux qui la bordent sur ce point, ils attaquent par le flanc le pont qui est sur la route entre ces deux villages; ceux de la 8<sup>e</sup> division attaquent ce pont, en front, le général Montfort attaque avec vigueur le village d'Olmos, dont on voit sortir une forte colonne d'infanterie anglaise qui vient s'adosser à la montagne pendant que d'autres font un feu très nourri derrière les murs de clos qui sont aux approches de ce village.

Pendant que l'on tiraille ainsi avec plus ou moins de chaleur sur cette ligne réciproque, le général Maucune, avant de donner plus de chaleur à cette attaque et la pousser plus loin, pense à sa droite et au grand feu dont on avoit aperçu la fumée en arrière du grand bois, s'y porte au galop avec peu d'officiers et d'ordonnances, voit et reconnoit par lui-même qu'à la gauche de l'armée ennemie, infanterie, cavalerie et artillerie, tout est en mouvement pour venir nous prendre en flanc avec des forces majeures (c'est le coup que devoit nous porter le général Paget); notre général revient au plus vite, arrive à la 1<sup>re</sup> brigade, ordonne au général d'Arnauld de faire rentrer promptement ses tirailleurs et d'exécuter son mouvement de retraite; le général Maucune ne dit que cela, mais avec un ton si décisif que nous avons bien senti la nécessité de la prompte exécution de son ordre, il s'est ensuite transporté vers son centre et sa gauche où sa présence étoit nécessaire et où il ordonna un mouvement combiné avec celui de la 1<sup>re</sup> brigade.

Le général d'Arnauld, désirant voir marcher ses tirailleurs à sa hauteur, leur envoie l'ordre prompt de rentrer, de le flanquer et vouloit attendre leur mouvement pour commencer celui ordonné; le colonel du 66<sup>e</sup> qui avoit lu dans la figure du général de division, lui dit : le général Maucune vous a dit : *en retraite sur le champ, il faut que des motifs majeurs l'y aient décidé, il n'y a pas d'interprétation à faire à son ordre ni de motif pour en retarder l'exécution*, ces mots entraînent la détermination du général d'Arnauld qui commande demi-tour à sa brigade, laquelle étoit réunie en colonne serrée, moins les voltigeurs, aux quels on envoya l'ordre de rejoindre avec célérité la colonne en longeant le côteau entre la route et la partie supérieure du plateau.

Bien en a pris au général d'Arnauld : la brigade n'a pas plutôt été en retraite que les têtes de colonnes de toutes armes du général Paget nous ont apparu, son artillerie légère est venue nous faire la conduite; elle a, à très petite portée, lancé 20 boulets qui sont venus tomber au milieu de notre masse et qui par un hazard inoui n'ont tué ou estropié que 8 à 10 hommes des 15<sup>e</sup> et 66<sup>e</sup>. La cavalerie ennemie accompagnoit l'artillerie : on l'entendoit parfaitement, on l'apercevoit même malgré la nuit qui est venue nous couvrir de ses ombres favorables dans ce moment critique mais elle a eu la prudence de ne pas tenter de nous entâmer; elle eût

*Mémoires et Documents.*

été reçue avec vigueur et sang-froid, car nous rétrogradions dans le plus grand ordre.

Il étoit d'autant plus urgent pour le général d'Arnauld de hâter son mouvement, qu'il avoit un arc très long à décrire, des fondrières, des mauvais pas à franchir pour être à la hauteur du mouvement rétrograde de la 8<sup>e</sup> division et de notre seconde brigade, qui revinrent tranquillement par la grande route, et que dans les trois quarts de lieue de plateau qu'il avoit à traverser, il se trouvoit plusieurs points unis où il pouvoit être chargé par la cavalerie anglaise sans pouvoir obtenir d'autres secours pour l'arrêter que les efforts des 2 à 300 chevaux qui marchaient en retraite à notre droite, efforts qui eussent été sans succès contre l'artillerie légère et la nombreuse cavalerie qu'amenoit le général Paget.

Enfin, après une marche d'une heure, nous nous sommes trouvés en contact avec le reste de l'avant-garde, qui a été placée très militairement à neuf heures du soir par le général Maucune lui-même sur les hauteurs en arrière de Quintana palla à cinq quarts de lieue de Monasterio, coupant la route et la gardant à un quart de lieue de Quintana palla. où la seconde brigade, qui avoit été fortement engagée à Olmos, et tous nos voltigeurs, sont revenus sans être entamés; la division a eu hors de combat environ 80 hommes dans cette journée, dont 4 seulement au 66<sup>e</sup>.

Vous voyez donc clairement, Milord, que vous vous trompez encore ici, lorsque vous dites que vos 1<sup>re</sup> et 5<sup>e</sup> divisions nous ont repoussés jusqu'à Monasterio, puisque sans que l'infanterie de ces deux divisions ait donné contre nous, nous nous sommes retirés paisiblement sur des hauteurs pelées qui en sont à cinq quarts de lieue.

Je veux bien convenir que si la nuit n'étoit pas survenue, le général Paget nous auroit beaucoup plus incommodés dans notre marche rétrograde du grand plateau, mais je crois pouvoir affirmer qu'il ne nous auroit pas entamés, la 1<sup>re</sup> brigade lui présentait une attitude trop imposante. Le pisaller qui pouvoit arriver à cette brigade eût été de tirer la ligne droite pour arriver sur la 8<sup>e</sup> division qui étoit intacte, qui marchoit en bon ordre sur la route, qui nous auroit accueillis, protégés et qui seroit venue opposer une masse de bayonnettes croisées à la cavalerie qui nous auroit rejettés sur elle.

Vous dites qu'Olmos a été maintenu avec beaucoup d'énergie par vos chasseurs britanniques; je vous assure que cela leur étoit aisé en ce que le général Montfort n'avoit pas l'ordre d'entrer dans Olmos, qui, vous ne pouvez en douter, auroit été enlevé malgré vos pièces de canon qui tiroient à mi-côte, si le général Maucune eût voulu y employer sérieusement ses moyens et faire donner la brave 8<sup>e</sup> division qui bruloit d'impatience de se mesurer avec vos troupes; mais ce n'étoit qu'une forte reconnaissance que nous faisons pour connoître votre ligne, ce n'étoit

*Journal du Colonel Béchaud.*

que le prélude de l'attaque générale que vous aviez à soutenir deux jours plus tard.

Voici comment vous racontez l'événement de votre évacuation :

« Dans la matinée du 21, je reçus une lettre de Sir Rowland Hill en date du 17, par laquelle il m'informoit de l'intention que l'ennemi avoit de se porter vers le Tage, qui étoit déjà guéable en plusieurs endroits pour les individus et paroissoit devoir l'être pour une armée.

« Le château de Chinchilla s'étoit rendu le 9 de ce mois.

« On croyoit que les forces que l'ennemi avoit dans Valence ne montoient pas à moins de 70 000 hommes, dont on s'attendoit qu'une grande partie seroit disponible et employée hors de ce royaume.

« J'avois ordonné au lieutenant Sir Rowland Hill de se retirer de sa position par le Tage; il croyoit ne pouvoir pas s'y maintenir avec avantage, et il étoit nécessaire que je fusse près de lui afin que le corps que je commande ne fût pas isolé, d'après les mouvements qu'il pourroit se trouver dans la nécessité de faire. En conséquence, je levai le siège dans la nuit du 20 et je fis rétrograder toute l'armée vers le Duero. Je regrettois vivement le sacrifice que j'étois obligé de faire. Votre Seigneurie sait que jamais je ne me suis flatté grandement de réussir dans le siège de Burgos, quoique je considérasse le succès comme pouvant être obtenu dans un délai raisonnable, même avec les moyens qui étoient en mon pouvoir; si l'attaque faite sur la première ligne le 22 ou celle du 29 eussent réussi, je crois que nous eussions pris la place malgré l'habileté avec laquelle le gouverneur a dirigé la défense et la bravoure avec laquelle elle a été accomplie par la garnison : nos moyens étoient bornés, mais il me sembloit que si nous réussissions, il en résulteroit un grand avantage pour la cause, et le succès définitif de la campagne aurait été certain.

« J'ai eu tout lieu d'être satisfait de la conduite des officiers et des troupes durant le siège de Burgos, particulièrement de celles de la brigade des Gardes. Pendant la dernière partie du siège, le tems a été très défavorable et les troupes ont été grandement incommodées de la pluie. Les officiers qui sont à la tête des départements de l'artillerie et du génie, savoir le lieutenant-colonel Robe, le lieutenant-colonel Burgoyne et le lieutenant-colonel Dickson qui commande l'artillerie de réserve, m'ont prêté toute l'assistance possible; ce défaut de succès ne doit pas leur être attribué. Grâce à leur activité, nous avons tout emporté dans le cours d'une seule nuit, excepté les 3 pièces de 18 détruites par le feu de l'ennemi et les 8 pièces de canon que nous lui avons prises dans la nuit du 19 en prenant d'assaut l'ouvrage à corne, ayant envoyé nos bœufs au devant des effets attendus

*Mémoires et Documents.*

de Saint-Ander, nous n'avions pas les moyens de transporter ces dernières pièces.

« L'ennemi ne se doutait pas de notre mouvement, et il ne nous suivit que le 22 au soir, jour où 10 000 hommes ont campé en deçà de Burgos. »

*Évacuation de la ligne anglaise en avant de Burgos.*

Vous annoncez, Milord, que les nouvelles que vous reçûtes dans la matinée du 21 du Général Rowland Hill, vous déterminèrent à la retraite pour aller vous mettre en contact avec lui, et vous ajoutez que vous levâtes le siège de Burgos dans la nuit du 20; je ne sais si c'est vous qui n'êtes pas conséquent avec vous-même, ou si c'est le traducteur ou l'imprimeur qui se sont trompés; le fait est que le 21 toute notre armée est arrivée et est restée en présence de la vôtre prête à vous attaquer, que le lendemain, vous avez commencé votre mouvement de retraite sur votre ligne en avant de Burgos le 21 à 7 heures du soir, que nous nous en sommes aperçus à la faiblesse de quelques uns de vos feux et à l'extinction de quelques autres (malgré qu'en bon méthodiste tel que vous l'êtes, vous ayez sans doute eu soin d'ordonner que l'on fit grand feu avant de lever le camp) et vous n'avez quitté la ligne de circonvallation devant le fort de Burgos que le 22 un peu avant la pointe du jour.

Vous paraissez, Milord, attribuer votre détermination de retraite et de levée de siège, à la réception subite de cette lettre du général Hill : la présence de 40 à 45 000 Français de toutes armes bien animés dont l'avant-garde s'étoit déjà audacieusement enfoncée jusqu'au centre de votre ligne n'y auroit-elle pas eue une part plus prépondérante qu'une nouvelle d'un général dont vous n'avez pas dû rester une semaine sans en recevoir, vous qui pardessus tous les avantages que vous donne votre influence sur un peuple aveuglé, êtes si bien servi par les Espagnols, tant pour l'espionnage que pour la prestitude dans la communication de vos ordres? Pourquoi, Milord, n'avez-vous pas, en cette occasion, tenté encore une fois la fortune avec l'armée de Portugal? Vous n'aviez qu'à attendre douze heures, trente-six au plus et vous étiez attaqué sur tous les points. Vous aviez une force plus qu'égale à opposer; si vous nous aviez battus, vous nous jettiez en quarante-huit heures au delà de l'Ebre, vous nous réduisiez au silence, vous nous faisiez contenir en deçà de ce fleuve par quelques divisions espagnoles, et vous pouviez, le front ceint par la victoire, vous transporter en toute hâte à Ségovie où vous vous seriez joint au général Hill, et vous auriez pu essayer d'entâmer dans les plaines de la Nouvelle Castille, l'armée du roi Joseph réunie à celle du maréchal Soult. Mais vous êtes trop du pays aux calculateurs, et faites

*Journal du Colonel Béchaud.*

trop profession de prudence extrême pour avoir hasardé une bataille avec notre armée; c'est après l'avoir gagnée que vous auriez pu dire *que le succès de la campagne étoit certain*. Car je ne vous fais mention de ce que vous auriez pu tenter dans une pareille occurrence, que parce que vous annoncez que votre succès eût été tel si vous eussiez pu prendre le fort de Burgos. Oubliez-vous donc, Milord, que le fort de Burgos étant pris, l'armée de Portugal dont le moral étoit bien monté, n'étoit pas pour cela battue? qu'au col de Pancarbo elle vous auroit résisté avec une force moindre de moitié? et que vous n'en auriez pas moins eu sur vos derrières les 70 000 hommes conduits par le roi et le maréchal Soult; il me semble que pour que le succès d'une campagne soit certain, il faut que l'ennemi qui envahit, puisse, en toute sécurité, garder le pays qu'il a pris ou au moins y passer le premier quartier d'hiver suivant; mais il étoit écrit, Milord, à votre page dans le livre du Destin, que vos succès seroient arrêtés devant Burgos comme ceux de Charles-Quint l'ont été devant Metz. On a parlé dans le tems de Guise le Balafre qui a défendu cette dernière place, parlons maintenant du général Dubreton.

Vous êtes bien heureux, brave général Dubreton, valeureux 34<sup>e</sup>, et vous tous intrépides guerriers de toutes armes qui avez si vaillamment combattu dans les tortueuses lignes de cette bicoque qui commande la ville de Burgos, d'avoir un panégyriste aussi honorable que S. S. Lord Wellington! vous voilà tous à jamais illustrés dans les annales anglaises, cependant n'apercevrez-vous pas dans le pompeux éloge qu'il fait de votre valeur quelque chose de cette morgue, de cette politique anglicane qui caractérisent toutes les actions des membres de cette nation? n'a-t-il pas fallu que votre adversaire élevât votre courage pour faire valoir celui des siens? n'a-t-il pas vanté vos nobles efforts, pour atténuer le désagrément de sa défaite? et ces éloges aussi astucieux qu'intéressés, vous seront-ils, brave garnison de Burgos, moins agréables que nos cœurs, notre estime qui sont à vous pour la vie? et notre admiration pour votre belle et vigoureuse défense (que nous prendrons pour modèle) n'aura-t-elle pas aussi quelques charmes pour vous?

Je ne puis, Milord, terminer sur cet article qu'en vous observant que vous vous trompez encore en disant que nous ne vous poursuivîmes que le 22 au soir; plus haut je dis que nous nous aperçûmes de votre levée de camp, il n'étoit pas dans l'ordre des choses à la guerre, que nous nous ébranlassions nocturnement pour vous poursuivre, et nous n'avons pas manqué de le faire au jour, après nous être assurés de votre marche rétrograde; et certes nos soldats avoient des jambes ce jour-là, nous arrivâmes sans faire halte jusqu'à Burgos où à dix heures du matin le général Maucune avoit déjà complimenté le général Dubreton, nos voltigeurs embrassé fraternellement les braves de la garnison, qui, les mains et la

*Mémoires et Documents.*

figure noircies par la poudre qu'ils avoient brulée pendant trente-cinq jours, ressembloient à des Africains; délivrans et délivrés, tous étoient dans une gaieté, dans un épanchement de cœur soldatesque, qui offroit le coup d'œil le plus agréable, le plus fait pour exciter la sensibilité des militaires de tous grades et leur retremper l'âme.

L'avant-garde s'arrêta peu sur le quai de Burgos et fut occuper les villages qui sont de une à deux lieues en avant; le général Maucune, qui étoit toujours en tête du mouvement, rencontra l'arrière-garde anglaise à Sanmamès, la canonna vivement et poussa contre elle plusieurs charges qui la déterminèrent à aller prendre gîte plus loin; je fus du nombre des principaux militaires de l'armée qui furent visiter le fort, nous ne pûmes voir sans émotion l'aspect épouvantable de destruction et de débris que présentait cette foible carcasse, nous vîmes la brèche ouverte à la seconde ligne, le fossé où est enterré le major Wurmb, l'embrasure où un soldat anglais fut tué d'un coup de refouloir, la première ligne de la palissade occupée par les assiégeants qui delà se trouvoient nez à nez avec les assiégés, nous vîmes combien peu d'abris la garnison avait contre les projectiles, nous reconnûmes l'ouvrage à corne très rapproché du corps de la place qui fut enlevé par les assiégeants, nous y découvrîmes à très peu de toises de distance les batteries de siège, enfin partout nous fûmes frappés d'étonnement, d'admiration, en contemplant la preuve de ce que peut dans un instant de crise la valeur française bien dirigée.

Nous voici arrivés à la journée de Villadrigo.

Voici comment, Milord, vous en expliquez les mouvements :

« L'armée anglaise campa à Celada-del-Camino et Hornillos, la cavalerie légère étant à Estepar et Buniel, nous continuâmes notre marche le lendemain, la droite de l'armée alla à Torquemada, la gauche à Cordovilla, lieux où nous passâmes la Pisuerga.

« L'ennemi suivit notre mouvement avec toute son armée; notre arrière-garde étoit composée de deux bataillons légers de la Légion allemande du Roi, sous le colonel Alkett, et de la brigade de cavalerie du major général Anson, la brigade du major général Bock s'arrêta à la Venta-del-Pozo pour la soutenir, le tout sous le commandement du général sir Stapleton Cotton; Don Julian Sanchez longea la gauche de l'Arlanson et le parti de guérillas ci-devant commandé par feu Martinez se porta sur les hauteurs à la gauche de notre arrière-garde.

« La brigade du major général Anson chargea deux fois avec un grand succès en avant de Célada-del-Camino et l'ennemi fut arrêté pendant environ trois heures par les troupes sous les ordres du lieutenant général sir Stapleton Cotton au passage de l'Hormoza; en avant de ce village, l'arrière-garde continua de se retirer dans le meilleur ordre

*Journal du Colonel Béchaud.*

jusqu'à ce que les guérillas qui étoient sur la gauche ayant été repoussés, ils se portèrent vers le flanc de l'arrière-garde de la brigade du major général Anson, et quatre ou cinq escadrons ennemis se mêlèrent avec eux. Ces derniers furent pris pour des Espagnols, et ils tombèrent sur le flanc et les derrières de notre troupe. Nous essayâmes quelques pertes et le lieutenant-colonel Pelley, du 16<sup>e</sup> dragons, ayant eu son cheval tué, fut fait prisonnier.

Le délai occasionné par ce malheur mit l'ennemi en état de faire avancer un corps de cavalerie très supérieur et qui fut chargé par les brigades du major général Bock et du major général Anson près de Venta-del-Pozo, et notre arrière-garde fut vivement pressée; l'ennemi fit ses charges sur les deux bataillons légers de la légion allemande du Roi formés en carré, mais il fut toujours repoussé avec fermeté par ces deux bataillons et il essuya une perte considérable, ils n'en essayèrent aucune et je ne puis assez applaudir à leur conduite et à celle du lieutenant-colonel Halket qui les commandoit.

« Les efforts et la conduite du lieutenant général sir Stapleton Coton et des officiers d'État-major et autres qui lui étoient attachés ont été très louables, et malgré que la charge faite par la cavalerie n'ait pas réussi, je remarquai avec plaisir une grande précision dans ses mouvements, la compagnie d'artillerie à cheval du major Bull, sous les ordres du major Downman et du capitaine Ransay, s'est distinguée. »

*Combats de cavalerie du 23 octobre.*

Le 23 octobre, à trois heures du matin, le général Maucune, sans s'inquiéter si le reste de l'armée le suivait de près, met en marche son avant-garde pour poursuivre l'armée anglaise l'épée dans les reins, et se croyant assez fort avec les troupes qu'il commande, il pousse avec une rapidité extrême sans s'arrêter sa marche jusqu'à la hauteur de Celada; la cavalerie et l'artillerie légère font tête de colonne; nous, l'infanterie, précédés de quelques compagnies de voltigeurs, nous suivons cette marche précipitée et sommes toujours prêts, par le bon ordre qui règne dans nos rangs, à soutenir ceux qui nous devancent et même à former le carré contre de grandes forces de cavalerie ennemie; nous avons bien vu de très près, sur la route et à gauche de la route, plusieurs charges partielles de cavalerie aux approches de Celada, mais permettez, très honorable Lord, que je vous dise que nous n'avons pas vu le grand succès du général Anson dont vous faites mention; quand même ses cavaliers auraient été armés de sabres aussi grands que la sonde de l'amiral de son nom, je nierois qu'ils fussent venus sonder, ni percer le centre de nos braves escadrons de cavalerie légère; tout ce

*Mémoires et Documents.*

que je puis admettre, c'est qu'il y eut plusieurs échanges de coups de sabres mêlés de coups de canons, que les succès de ces chocs partiels ont été balancés, qu'ils n'ont retardé en rien notre marche et que le résultat de notre côté a été, outre vos sabrés, une quarantaine de prisonniers.

Après ces explications réciproques, notre général fit reposer son infanterie, non pas à cause du passage de l'Hormosa ni des obstacles que vous lui présentiez, mais parce qu'elle en avoit besoin et qu'il étoit encore matin; c'est pendant ce repos que nous avons vu une forte colonne d'infanterie anglaise à notre droite, qui se hâtoit de grimper une montagne qui la mettoit à l'abri d'être inquiétée dans sa retraite; soit pour reconnoître cette troupe, soit pour attaquer la cavalerie qui étoit postée entr'elle et notre flanc droit, le général envoya une brigade de cavalerie légère qui eut la mêlée dont vous faites mention, dans laquelle le lieutenant-colonel Peley fut fait prisonnier. Ces différentes charges occupèrent la scène, et amusèrent beaucoup l'infanterie qui étoit spectatrice aux premières loges, jusques vers midi que le général Souham arriva en ligne avec les dragons et toute la cavalerie de l'armée du nord, suivi, quoique de loin, de différentes divisions d'infanterie; dès lors la marche des troupes de toutes armes recommence en toute diligence, l'arrière-garde anglaise se reploye en toute hâte, la brigade légère de droite voit fuir devant elle la cavalerie anglaise avec laquelle elle venoit de se sabrer; tout le reste de la nôtre, qui venoit d'arriver bien animée, coupe la première ligne, se porte en avant au grand trot, laisse derrière elle notre infanterie qui s'évertue pour la suivre; la gendarmerie d'élite le 15<sup>e</sup> chasseurs, les lanciers de Berg arrivent sur Venta-del-Pozo où ils sont accueillis par l'artillerie légère de l'arrière-garde anglaise et chargés par les brigades de dragons rouges de Bock et Anson. Nos dragons, qui suivent ce mouvement, ne peuvent à cause des difficultés du terrain, arriver aussitôt sur ce point; malgré cela les trois régiments susdits reçoivent le choc avec un courage inébranlable, chargent à leur tour, enfoncent les rangs des dragons anglais, les mettent en déroute, en tuent beaucoup, en prennent quelques-uns, et en sabrent une grande partie.

Il est constant que si les dragons eussent pu prendre part à cette charge, notre cavalerie se seroit trouvé assez forte et en mesure pour poursuivre ce succès jusqu'à Quintana-del-Puente, que dans cette poursuite elle auroit pris les trois quarts de votre cavalerie, l'artillerie et les deux bataillons de votre arrière-garde, et votre personne, Milord, si, comme on le croit, vous étiez là avec le prince d'Orange. Les dragons français vinrent bien quelques instants après sur vous, poussèrent même jusqu'à la portée de mousqueterie de vos deux bataillons, mais la

*Journal du Colonel Béchaud.*

liaison du mouvement étant manquée, c'étoit trop tard, ils ne pouvoient prudemment pas en hasarder davantage contre votre infanterie rassurée et toujours flanquée de pièces d'artillerie légère.

Sur ces entrefaites arrivèrent à Villadrigo, avant la nuit, les têtes de colonnes de l'infanterie, qui ce jour là combattit avec les jambes en faisant sept lieues de pays équivalant à onze lieues de poste de France. Nous vîmes les braves gendarmes, inhabitués à de pareilles charges, être contents d'eux-mêmes; nous vîmes avec peine leur valeureux colonel Beteille porté dans un manteau, couvert de plus de 30 coups de sabres; nous regrettâmes tous qu'aux dépens même de plusieurs d'entre nous, cette belle journée n'ait pas été couronnée d'un succès plus complet, et toutes les troupes fatiguées se placèrent militairement autour de Villadrigo, où on passa la nuit.

Tous les mouvements de cette journée, qui a prouvé à la cavalerie anglaise la supériorité de la nôtre sur elle, comme tous ceux qui ont eu lieu à l'avant-garde pendant la retraite des Anglais, ont été ordonnés par le général Maucune; tous les militaires qui le connoissent s'accordent à dire que ses trois plus beaux jours militaires sont ceux de Friedland, de Pozo-Bello et de Villadrigo; il étoit dans les plus heureuses dispositions, veilloit à tout, se reproduisoit partout, et faisoit mouvoir toutes les armes avec cette précision qui ne s'acquiert que par l'expérience, qui n'est accordée dans les instants difficiles qu'à celui qui est pourvu du plus grand sang froid; ce général dit qu'il aime mieux voir les mouvements de l'ennemi de ses yeux, et de près qu'avec une longue vue qui grossit et multiplie les objets; il se tient toujours de sa personne entre la ligne des tirailleurs et ses têtes de colonnes : avec ces deux bonnes habitudes il ne peut que bien voir, bien ordonner, et bien s'assurer si ses dispositions sont exécutées.

J'aurois désiré que le général en chef de l'armée du nord dans ses rapports des 30 octobre et 8 novembre eût fait mention des régiments de notre armée qui ont eu, avec l'ennemi, les chocs dont il y fait la relation ou qu'au moins il eût fait mention du général qui les a dirigés. Peut-être a-t-il voulu laisser ce soin au général Souham qui nous a bien rendu justice; nous gens d'avant-garde nous n'avons pas d'orgueil, mais nous avons un grand fond d'amour propre qui nous fait ambitionner que nos familles et nos compatriotes connoissent nos actions de guerre.

Et vous, Lord Wellington, vous avez bien loué le général Dubreton et la garnison de Burgos, j'aurois cru que vous nous auriez aussi accordé une petite dose d'éloges, à nous qui vous avons fait faire en retraite, en six jours, le chemin de Monasterio à Cabezon, tandis que nous n'en avons mis que quinze pour le faire en septembre, poursuivis par vous. Je crois qu'un mot du courage et des jambes de vos adversaires auroit

*Mémoires et Documents.*

été aussi bien placé dans votre rapport que la mention que vous y faites des guérillas : un Julian Sanchez, un Martinez méritent-ils que vous accoliez leurs noms à ceux des Cotton, des Slade, et de tant d'autres militaires de votre nation remplis de loyauté et de désintéressement. En grand homme utilisez toute cette écume de la nation espagnole qui s'est mise servilement à vos pieds, mais ne ternissez pas votre gloire en avouant publiquement que cette canaille contribue à vous la faire acquérir.

Vous finissez votre premier rapport en rendant compte de votre marche à la position du Carrion, de la défense que vous y avez faite, et voici ce que vous dites.

« L'armée continua sa marche le 24, et se posta sur le Carrion ayant sa droite à Duenas et sa gauche à Villa-muriel, et le premier bataillon des gardes me rejoignit.

« Je m'arrêtai ici le 25 et l'ennemi attaqua notre gauche à Villa-muriel; mais il fut repoussé par la 5<sup>e</sup> division d'infanterie, sous le commandement du major général Oswald, le lieutenant général Leith étant absent par indisposition.

« J'avois ordonné au 3<sup>e</sup> bataillon des Royaux d'aller à Palencia pour protéger la destruction des ponts de cet endroit sur le Carrion, mais il paroît que l'ennemi réunit de telles forces sur ce point que le lieutenant-colonel Campbell jugea nécessaire de se retirer sur Villa-muriel et l'ennemi passa le Carrion à Palencia; cela nous rendit inutile un changement de front, et j'ordonnai au major général Oswald de faire replier cette gauche et les troupes espagnoles qui étoient sur les hauteurs, et de garder le Carrion avec la droite de la 5<sup>e</sup> division. Le pont de Villa-muriel fut détruit; mais l'ennemi trouva un gué et fit passer un gros corps de cavalerie et d'infanterie, je le fis attaquer par le major général Pringle et le major général Barnes, sous les ordres du major général Oswald; les troupes espagnoles prirent part à cette attaque et elles furent repoussées en deçà de la rivière avec une perte très considérable, le feu avoit été très vif sur la gauche durant tout le jour, et il nous avoit grandement incommodés, le major général Don Miguel Alada fut malheureusement blessé en faisant avancer l'infanterie espagnole à la poursuite de l'ennemi.

« J'ai quitté ce matin le Carrion et j'ai marché sur Cabezon del Campo où j'ai passé la Pisuerga.

« Il paroît que l'ennemi s'avance de Duenas dans cette direction-ci, je me propose de rester ici demain.

« P. S. — J'ai l'honneur de joindre ici l'état des tués et blessés. »

*Journal du Colonel Béchaud.*

*Passage des ponts de Quintana del puente et de Torquemada,  
et combat de Villa-muriel le 25 octobre.*

Le 24, l'avant-garde se met en marche de bonne heure, rencontre l'ennemi à Quintana del puente, qui est évacué par ce dernier après une trentaine de coups de canon; on passe précipitamment le pont de l'Arlanzón, on se répand aussitôt en plusieurs colonnes dans la plaine spacieuse qu'il y a à traverser pour se rendre de ce village à Torquemada, on avance dans le plus grand ordre, on s'attend à rencontrer au pont de la Pisuerga qui précède l'entrée de cette ville, de très grands obstacles, on marche sans relâche, on se prépare à les vaincre; en effet on trouve l'arrière-garde anglaise établie le long de la rivière entre les premières maisons et sa rive droite; son artillerie est placée en bataille de manière à battre les approches du pont, l'ennemi ne tarde pas à la faire jouer sur les premières de nos troupes qui se présentent à sa portée; le général Maucune, sans perdre un instant, fait avancer une artillerie plus nombreuse que celle de l'ennemi, l'établit à la rive gauche à demi portée de canon; alors une canonnade réciproque s'engage, celle de l'ennemi faiblit bientôt et, pour ne pas être arrêté plus longtemps, le général fait filer les voltigeurs le long de la rivière et contre les arcs du pont, d'où ils canardent les artilleurs anglais à leurs pièces et les forcent à évacuer au galop cette position qui pouvoit être beaucoup plus disputée; notre cavalerie et artillerie légère a été jettée promptement de l'autre côté du pont et lancée à la poursuite de l'ennemi, qui fit sa retraite avec une si grande précipitation qu'on ne put l'atteindre.

L'infanterie traversa ensuite le pont en colonne par section. On reprit haleine à Torquemada et on marcha le même jour jusqu'à Magaz, où toute l'avant-garde fut mise en position en avant de la chapelle qui est au-delà et à un quart de lieue de cet endroit; ce jour-là on fit encore une très forte journée.

Le 25 octobre, on reprend la marche dès la pointe du jour, on se dirige sur Duenas par la grande route; après deux heures de marche les coureurs viennent annoncer que l'ennemi est massé en grandes forces à la rive droite du Carrion, contre et à droite de Villa-muriel.

Le général Maucune fait tout aussitôt exécuter à toutes ses colonnes un changement de direction à droite, se porte au galop sur le Carrion à demi-portée du fusil de l'ennemi, dont il reconnoit bientôt et la force et la formidable position. On arrive à la hauteur de Calabazanos où l'on se trouve à portée de fusil de l'ennemi, qui présente ses avant-postes à la tête du pont et ses masses et son artillerie de l'autre côté. Le Général fait établir son infanterie derrière Calabazanos pour qu'elle soit à l'abri

*Mémoires et Documents.*

des projectiles, et fait avancer au galop son artillerie qui mire au milieu des masses que les boulets et les obus font bientôt éparpiller, une partie sur les hauteurs inaccessibles qui commandent Villa-muriel, l'autre dans ce village.

L'infanterie s'étant reposée quelques minutes pendant ce premier feu, le général vint la mettre en action; le tiers de la division est disséminé sur le bord de la rivière en tirailleurs, partant du moulin de Calabazanos et se dirigeant à gauche, l'ennemi jette aussitôt sur l'autre rive une quantité égale de tirailleurs et d'un bord à l'autre une fusillade très vive s'engage, dans la quelle les nôtres tuent beaucoup de monde aux Anglais.

Au bout d'une heure, l'ennemi quittant le pont pour repasser de l'autre côté, faisant mine d'évacuer Villamuriel, le reste de la 1<sup>re</sup> brigade sortit de derrière les murs de Calabazanos, marcha en colonne à distance entière dans la direction du pont évacué; elle est prise en flanc par l'artillerie ennemie qui est toujours restée en position; quoiqu'essuyant ce feu à demi-portée, la colonne n'en suit pas moins sa marche, le Général d'Arnault qui est en tête fait faire un demi quart de conversion à droite et nous n'avons pas plutôt marché 2 à 300 pas dans cette direction, que nous voyons sauter une arche du pont (je crois même qu'aucun de nous ne pensoit qu'il pouvoit être miné). Les 15<sup>e</sup> et 66<sup>e</sup> et leur Général de brigade peuvent se vanter qu'ils ont joué de bonheur dans ce moment périlleux : si la mèche eût mis le feu au foyer de la mine un demi quart d'heure plus tard, la tête et le centre de la colonne auroient eu traversé le pont, la queue auroit été dessus à l'instant de son explosion, le 15<sup>e</sup> se seroit trouvé coupé, entouré d'ennemis six fois plus nombreux que lui, qui l'eussent immolé ou fait prisonnier, et le 66<sup>e</sup> alloit voir les Anges.

Les dangers que nous devons courir dans cette journée ne devoient pas se borner à celui auquel nous venions d'échapper si heureusement. Le général d'Arnault, voyant sa colonne toujours écrasée par la mitraille et les boulets, quitte cette fatale direction et manœuvre pour la mettre hors de portée de canons, la colonne traverse la grande route de Duenas à Palencia, marche en bataille et va s'établir au loin dans les champs; pendant tout ce temps, nous recevons des coups de boulets qui passent au-dessus de nos têtes, ne blessent personne dans le 66<sup>e</sup>, mais vont couper une paire de jambes dans le 15<sup>e</sup>.

De cette ligne éloignée nous envoyons différentes compagnies en tirailleurs le long de la rivière du Carrion à la droite du pont sauté, l'ennemi en répand de même de l'autre côté et il s'établit une fusillade plus ou moins bien nourrie qui ne peut, à cause de la rivière, avoir d'autre résultat que d'amuser l'ennemi pendant le passage que le général de division faisoit exécuter au gué à gauche de Villamuriel.

Ce passage s'est exécuté avec beaucoup d'audace par les huit compa-

*Journal du Colonel Béchaud.*

gnies que le 15<sup>e</sup> et le 66<sup>e</sup> avoient fournies le matin en tirailleurs et par la seconde brigade; nos gens traversent sous le feu de l'ennemi la rivière qui leur fournissoit de l'eau jusqu'à la poitrine, s'établissent à l'autre rive partie en tirailleurs, partie en différens pelotons pour les soutenir; ils repoussèrent l'ennemi jusqu'à la pente des rochers qui terminent sa formidable ligne. Rarement on a fait feu à l'avant garde d'aussi près que ce jour-là, nos jeunes comme nos vieux soldats ont tiré avec tant de sang-froid et si bien visé qu'ils ont détruit un monde immense à l'ennemi. (Vous auriez pu, Milord, nous faire mention du nombre dans votre rapport, je ne serois pas obligé de le donner ici par conjecture.) J'estime ce nombre à 1 200 hommes hors de combat.

Dans ce bel élan, les officiers d'État major sont venus rivaliser de zèle et d'ardeur avec ceux d'infanterie, presque tous ont traversé l'eau, le brave Lachapelle, capitaine aide de camp du général Maucune, a chargé et sabré les tirailleurs ennemis, son digne camarade le capitaine Bourgevin, aide de camp du général Chauvel, emporté par son courage, est venu sans y être appelé par son service y recevoir une balle mortelle. Le brave chef de bataillon Isambart du 66<sup>e</sup> a commandé les premiers tirailleurs qui sont passés et y a reçu une balle qui lui a fracassé la mâchoire (c'est un militaire d'un grand sang froid qui jouit de l'estime générale du régiment). Le capitaine Levistre, le sous-lieutenant Magnan sont les premiers officiers du 66<sup>e</sup> qui ont passé la rivière, ils ont conduit à l'autre rive leur troupe avec beaucoup de valeur. — Pendant ce tems, le brave général Gauthier tenoit plus à gauche l'ennemi en échec en attaquant le pont de Tarrigo.

Le reste de la première brigade restoit en bataille, prête à se porter à droite ou à gauche partout où besoin seroit. A une heure la brigade de cavalerie du colonel Desfossés venant des environs de Palencia passe à la hauteur de cette ligne, est assaillie de coups de boulets à toute volée; l'un deux traverse la ligne du 66<sup>e</sup>, bien qu'elle soit à une portée immense des pièces, coupe la cuisse au brave Bosquet, sergent de grenadiers qui est mort de cette blessure, et tue un tambour sans le toucher, l'un et l'autre étoient assis sur leurs sacs.

A deux heures, le général d'Arnault reçoit l'ordre de chercher un gué à droite du pont et de passer l'eau; il n'hésite pas, il se rend au galop à la rivière avec les deux chefs de corps, plusieurs hommes sont lancés pour chercher le passage, on le trouve bientôt très près du flanc droit du pont, le général d'Arnault passe le premier; il est suivi des tirailleurs répandus le long de la rive droite, l'ennemi n'inquiète ce passage que par quelques coups de boulets creux qui ne font pas de mal, le colonel Béchaud vient chercher le reste de la brigade, lui fait passer l'eau en colonne serrée, et la fait masser aussitôt derrière les premières maisons de Villa-muriel.

*Mémoires et Documents.*

Plusieurs pelotons des deux régimens sont distribués au dehors en front et à droite du village près des nombreuses issues qui y aboutissent; le commandement en est donné au commandant Fremin du 15<sup>e</sup>, qui dans toute cette journée a fait preuve d'intelligence, de courage et de présence d'esprit; il dissémine ses tirailleurs partout où besoin est, surtout aux caves qui sont entre la pente des rochers et le village et dans le canal qui traverse notre ligne, et empêche de tirer parce que le général de division avoit défendu d'attaquer et parce que l'ennemi ne faisoit pas jouer sa mousqueterie; celui-ci se bornoit en ce moment à établir ses têtes de colonnes dans tous les chemins qui descendent de la montagne sur tout le front de ce champ de bataille.

On étoit resté tranquille quoique sur les épines à la droite, pendant une heure dans cette bizarre et inquiétante position, n'ayant plus un seul homme à la rive droite; on étoit occupé à empêcher que les soldats n'entrassent dans les maisons pour y boire du vin qui y étoit en abondance, lorsque tout à coup on entend redoubler le feu à notre gauche; nos gens, après avoir riposté à brûle pour poing, avoir encore détruit beaucoup de monde à l'ennemi, repassent la rivière, et ne laissent personne à la rive droite. Le colonel Béchaud, qui à ce redoublement de feu s'étoit porté à la gauche du village, appercevant ce dégarnissement de notre gauche, place la compagnie du capitaine Sempé et les voltigeurs du 4<sup>e</sup> du 66<sup>e</sup> sur ce point et derrière un parapet du canal avec ordre de défendre l'entrée du village de ce côté jusqu'à la dernière extrémité (peu de minutes après ces compagnies sont aux prises, attendent l'ennemi au bout de la bayonnette et font un feu très nourri pendant une demie heure après laquelle, comme il est expliqué ci-après, elles sont forcées de céder au nombre).

Le colonel Béchaud, après ce placement de troupe, traverse le village au galop, va au général d'Arnauld qui étoit dans le champ à droite où il prenoit ses dispositions pour recevoir l'ennemi, et lui dit. « Mon Général, je viens de la gauche, nos compagnies de tirailleurs de gauche et la seconde brigade ont repassé l'eau, j'ai mis deux compagnies à la gauche du village, elles font feu, vous voyez les colonnes qui descendent de toutes parts de la montagne pour fondre sur nous, je serois d'avis de faire passer nos aigles et une réserve à l'autre rive. » Le général répond : *nous allons voir ce qu'ils feront*, et continue à faire sortir la 15<sup>e</sup> de derrière les maisons.

Le colonel ne fait qu'un saut jusqu'au major Dornier commandant le 15<sup>e</sup> et lui dit : « j'envoie mon aigle de l'autre côté, je vous conseille d'en faire de même », ce qui très heureusement fut exécuté à la minute. En ce moment même, nous sommes assaillis de toutes parts par une force sextuple, cette troupe est appuyée dans son mouvement par les hauteurs

*Journal du Colonel Béchaud.*

qui plongent sur nous, les deux compagnies de gauche tiennent bon un instant de plus, le chef de bataillon Fremin fait, des caves, un grand feu sur les colonnes qui viennent forcer ce point, tout le reste du 15<sup>e</sup> se répand en tirailleurs, le général d'Arnauld se porte à ceux de droite, le feu devient général et très vif, le succès est balancé un instant, les tirailleurs en profitent pour avancer beaucoup trop par la droite, ils poussent jusqu'au troisième mamelon qui appuie la ligne ennemie, la voix d'aucun chef ne peut plus se faire entendre, chaque soldat est animé et combat comme il l'entend. Enfin, après vingt-cinq minutes de flotement, toutes les têtes de colonnes ennemies descendent à la course, forcent notre gauche, entrent dans le village, coupent les tirailleurs des caves et ceux les plus avancés à droite, et notre nuée de tirailleurs est forcée de céder le terrain; ceux-ci se retournent, voyent le danger, et se retirent tous du côté du gué où ils avoient passé.

Lorsque le reste du 15<sup>e</sup> fut mis en action, il ne restoit plus de troupes réunies dans le village que les deux compagnies de grenadiers du 66<sup>e</sup>; le colonel Béchaud, ne voyant de réserve nulle part ni à l'une ni à l'autre rive, avoit fait placer derrière un tertre à droite du village ces deux compagnies; aussitôt qu'il vit tous les points de la ligne forcés, l'ennemi entrant de toutes parts dans le village, il fit deux échelons de ces deux compagnies, fit passer l'une à la rive droite avec ordre de se placer contre et au-dessous de la dernière arche, d'aprêter les armes et de faire feu sur les pelotons ennemis qui viendraient border ou occuper la ligne de maisons de Villa-muriel parallèle au cours du Carrion; il ordonna à l'autre de se tenir à l'arche de l'autre extrémité du pont contre le village, de se couvrir de son mieux, de ne bouger de là qu'après que tous les tirailleurs épars auroient repassé le gué, et de commencer son feu de deux rangs, ce qu'elle fit fort à tems. Dès ce moment cette compagnie-ci se trouve à brûle pour poing des audacieux tirailleurs ennemis dont quelques uns vinrent jusqu'à l'arche et disparurent bien vite parce qu'ils y étoient criblés. Pendant ce moment critique, l'artillerie ennemie, postée sur une pointe du rocher qui domine Villa-muriel, lançoit sans cesse sur le gué, sur le pont, des boulets creux sur les hommes qui repassoient très précipitamment et sur ceux qui défendoient le passage.

La première compagnie de grenadiers du 66<sup>e</sup>, après avoir repassé l'eau pour soutenir, n'a pas eu le moral aussi rassuré qu'elle devoit l'avoir; les jeunes gens dont elle est à moitié composée, voyant pour la première fois l'ennemi d'aussi près, ont été intimidés sans cependant se débander. Cette compagnie, au lieu de s'établir sans retard au point du pont indiqué par le colonel, marcha quelques pas en retraite après avoir touché le sol de la rive droite; le colonel, leurs officiers leur crièrent avec vivacité : *demi tour à droite et feu*, la voix de leurs chefs leur remit le moral, ils retour-

*Mémoires et Documents.*

nèrent au pont, firent un feu assez vif et protégèrent le passage du reste des tirailleurs. Leur feu un peu tardif n'a peut être pas eu l'effet destructif qu'il devoit produire, mais il a fait sur l'ennemi un effet moral dont le résultat a été très heureux, parce qu'il a donné le tems au 15<sup>e</sup> de repasser, ainsi qu'à l'autre compagnie de grenadiers du 66<sup>e</sup>, laquelle, jointe à celle-ci, a protégé tout le reste de la retraite et répondu au feu que l'ennemi faisoit des maisons. (Dans ce moment de crise, le brave capitaine Lafite, commandant un bataillon du 15<sup>e</sup>, a été tué en excitant quelques soldats du 15<sup>e</sup> à protéger ceux qui repassoient la rivière.)

Dans le 66<sup>e</sup>, outre le chef de bataillon Isambart blessé, le sous-lieutenant Portenseigne a été coupé d'un coup de boulet en montant sur les caves susdites, le lieutenant Calaert et le sous-lieutenant Poirier ont été blessés, le 15<sup>e</sup> a perdu 200 hommes, le 66<sup>e</sup> a eu 26 tués et 49 blessés outre les 4 officiers ci-dessus dits; la seconde brigade a perdu beaucoup moins; il n'y a eu que l'avant-garde engagée, le reste de l'armée qui arrivoit en ligne n'a été que spectatrice.

Les deux régimens se sont promptement ralliés dans la plaine, se sont remis en bataille, et ont entretenu quelques tirailleurs le long de la rivière pendant le reste de la soirée. La nuit s'est passée très tranquillement, on a vu de bonne heure l'évacuation des Anglais, et à minuit on a envoyé des corvées pour chercher du biscuit à Palencia et d'autres pour racommoder le pont de Villa-muriel. Vous vouliez, Milord, à ce qu'il paroît, faire de votre position de Duenas et Villa-muriel un second Busaco, vous auriez désiré que nous l'attaquassions de front, vous nous auriez même laissé monter sur plusieurs points à mi-côte, et vous nous auriez attendu au sommet pour nous faire une réception vigoureuse, mais vous avez dû vous appercevoir que dans toutes ces attaques de la journée du 25, nos généraux n'ont eu que l'intention de sonder vos forces, reconnoître votre ligne, voir votre attitude de défense pour manœuvrer en conséquence si vous ne nous eussiez pas cédé le terrain; notre général en chef ne vouloit rien donner au hazard, notre général de division ne vouloit pas dépasser ses intentions. Vous resterez donc convaincu, Milord, que si on eût voulu vous attaquer sérieusement le 25 octobre, l'armée française ne seroit pas restée en présence ce jour-là. Vous convenez que nous occupions déjà Palencia, où le Général Foy a trouvé un magasin de vivres et fait quelques cents prisonniers; vous reconnoîtrez donc que c'est là où nos grandes masses auroient passé la Carrion, où elles auroient pris la pente douce qui conduit aux derrières de votre position; elles auroient bientôt eu ébranlé, tourné votre gauche; elles seroient arrivées avant ou aussitôt que vous à la route de Valladolid à une lieue en avant de Duenas par rapport à nous, où il auroit fallu se mesurer; d'autres troupes des nôtres auroient coupé votre ligne à l'ins-

*Journal du Colonel Béchaud.*

tant où vous l'auriez abandonnée et seroient venues harceler vos derrières, tandis que vous auriez été pris en flanc par les premières, et certes je ne sais comment vous vous en seriez tiré; là, les trois armes auroient pu agir, il y aurait eu une affaire sanglante et, si vous aviez eu le dessous, nous vous prenions bien du monde à votre passage au pont de Cabezon; tout ce que je dis là seroit infailliblement arrivé si vous n'aviez pas exécuté votre retraite dans la nuit du 25 au 26. Nos braves soldats vous avoient prouvé dans toutes leurs attaques partielles, surtout le 25, et aussi par la rapidité de leur marche, qu'ils avoient entendu le cri plaintif des manes de leurs camarades morts dans la soirée du 22 juillet, leur demandant vengeance; oh certes je vous assure qu'ils étoient bien déterminés à leur donner satisfaction, mais il a été de votre prudence de ne pas leur en fournir l'occasion ni de rien hasarder à chance égale!

Suivons maintenant votre marche ultérieure. Voici ce que vous en dites dans votre rapport de Cabezon le 28 octobre :

« Depuis que j'ai écrit à Votre Seigneurie, le 26, j'ai eu l'occasion de voir toute l'armée ennemie parce qu'elle s'étoit portée hier sur la Pisuerga, en face de nous. Elle est certainement en très grande force, L'armée de Portugal a reçu de France un renfort de 10 000 hommes y compris la cavalerie et j'ai lieu de croire qu'il y a actuellement avec cette armée deux divisions d'infanterie de l'armée du nord. Il est certain que la cavalerie de l'armée du nord est avec l'armée de Portugal, et qu'elle a au moins 5 000 hommes de bonne cavalerie. Il n'est rien survenu d'important depuis que j'ai écrit à Votre Seigneurie le 26, l'ennemi a formé hier son armée dans la plaine en face de nous, il a canonné différentes parties de votre ligne, sans nous faire aucun mal excepté que le lieutenant-colonel Robe de l'artillerie royale a reçu, hier, une blessure grave mais non dangereuse. »

*(La fin au prochain numéro.)*

## TABLE DES MATIÈRES

---

### ARTICLES

|                                                                                        |              |
|----------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| BALLOT (Ch.). Les prêtres aux manufactures sous le premier Empire. . . . .             | 42           |
| CAMON (Colonel.) Le système de guerre de Napoléon. . . . .                             | 5            |
| CASSAGNE (Alb.). Chateaubriand et Napoléon. . . . .                                    | 161          |
| DRIAULT (Ed.). Souvenirs du Centenaire. . . . .                                        | 78, 219, 366 |
| DUNAN (M.). Napoléon et les Cantons suisses, d'après de récentes publications. . . . . | 190          |
| DURIEUX (J.). Bonaparte au pont d'Arcole. . . . .                                      | 182          |
| ROUSSET (Lieutenant-Colonel). Iéna. . . . .                                            | 321          |
| VILLAT (L.). Napoléon à Nantes (9-11 août 1808). . . . .                               | 335          |

---

### MÉMOIRES ET DOCUMENTS

|                                                                                                                            |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| ARJUZON (M. C. D'). Les élèves de l'Institut militaire des Invalides au premier Consul. . . . .                            | 95  |
| COLIN (J.). Journal du colonel Béchaud, de l'armée de Portugal (oct. 1812), première partie . . . . .                      | 385 |
| FABRY (G.). Journal d'opérations du 1 <sup>er</sup> corps russe (Wittgenstein) (août-décembre 1812), fin . . . . .         | 103 |
| JORGA (N.). Un témoin roumain de la translation des cendres de Napoléon I <sup>er</sup> . . . . .                          | 129 |
| PEYRE (R.). A propos du Centenaire. Événements artistiques de 1812 . . . . .                                               | 238 |
| RADIGUET (L.). Les votes des Conventionnels en 1793 et 1815. . . . .                                                       | 412 |
| SCHMIDT (Ch.). Les défauts de l'administration impériale dénoncés par un préfet : Lettre de Lezay-Marnesia (1810). . . . . | 100 |

*Table des matières.*

BULLETIN HISTORIQUE

|                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------|-----|
| DRIAULT (ED.). Histoire extérieure du premier Empire. . . . .                | 429 |
| GONNARD (PH.). Sainte-Hélène. . . . .                                        | 132 |
| MAYER (E.). Ouvrages d'histoire militaire, premier et second Empire. . . . . | 270 |

---

NOTES ET NOUVELLES

|                                                                                                                                 |               |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| Les prix des Académies. . . . .                                                                                                 | 295           |
| Une statistique intellectuelle du Consulat (M. DUNAN). . . . .                                                                  | 152           |
| L'histoire napoléonienne à l'Exposition Centennale d'Art français à Saint-Pétersbourg (L. H.). . . . .                          | 295           |
| La thèse de M. Hautecœur : Rome et la Renaissance de l'antiquité à la fin du XVIII <sup>e</sup> siècle (G. BATTANCHON). . . . . | 297           |
| Les médailles historiques du règne de Napoléon le Grand Empereur et Roi. . . . .                                                | 454           |
| Notes de lectures. . . . .                                                                                                      | 160, 301, 456 |
| BIBLIOGRAPHIE NAPOLÉONNIENNE DE L'ANNÉE 1911 (F.-M. KIRGHEISEN). . . . .                                                        | 303, 458      |
| INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. . . . .                                                                                                  | 475           |

---

*Le Gérant : R. LISBONNE.*